

Diderot trois cents ans et toutes ses dents

LE MONDE DES LIVRES | 14.11.2013

- Mis à jour le 14.11.2013 | Par Roger-Pol Droit

Attention, il mord encore. Tout comme il sourit, grogne, grince, déchire. Diderot a beau avoir, depuis peu, 300 ans (il est né à Langres le 5 octobre 1713), il a conservé toutes ses dents. Expert en chasse au bonheur, le père Denis est resté capable de planter ses crocs dans l'instant, et de ne pas lâcher. Du coup, on s'en doute déjà, rien de moins convenu que cette célébration. Aucune commémoration figée. Au contraire, dans un joyeux désordre, des livres dispersés et disparates dessinent la silhouette vivante, à nulle autre pareille, de ce « *Platon en Arlequin* », comme dit joliment Michel Delon.

Le Monde.fr a le plaisir de vous offrir la lecture de cet article habituellement réservé aux abonnés du Monde.fr. Profitez de tous les articles réservés du Monde.fr en vous abonnant à partir de 1€ / mois | Découvrez l'édition abonnés

> Lire aussi : Diderot dans le miroir des parutions

Mais comment traverse-t-on un si long temps ? De quelle manière ce penseur du passé nous est-il encore présent, alors même qu'ont changé cartes mentales, repères et convictions ? Diderot, en apparence si proche, est en même temps fort loin de nous : lui viennent d'abord à l'esprit des références de l'Antiquité qui ne sont plus les nôtres. Plusieurs de ses goûts, aversions et humeurs peuvent même paraître exotiques, sinon incompréhensibles. Pourtant, rien n'empêche jamais qu'on persiste à le sentir fraternel, amical, voire contemporain. Ce paradoxe mystérieux est au coeur du *Diderot cul par-dessus tête* composé avec allégresse par Michel Delon.

"SENSIBILITÉ MÉTÉOROLOGIQUE"

Professeur à la Sorbonne, grand connaisseur des Lumières, éditeur de Sade et de Diderot dans la bibliothèque de « La Pléiade », cet érudit sans pesanteur offre ici un texte superbe, virevoltant, savant et joyeux. En se promenant, apparemment au hasard, on y apprendra tout, tout, tout sur ce vaste monde nommé Diderot. Dans Paris, on découvrira tour à tour ses domiciles, ses statues, son boulevard, son Université. A Langres, sa maison natale, ses premières rues, ses premières amours, et aussi sa manière, plus tard, de se faufiler dans les veillées des villages, d'y récolter des contes. Jacques le Fataliste se souvient de ces soirées autour d'un âtre, des histoires qui s'y transmettent entre femmes – contes, légendes, rumeurs, bavardages de campagne loin des conversations de salon.

Michel Delon scrute aussi les traits incertains et changeants du visage de l'encyclopédiste, cette « *sensibilité météorologique* », qu'on retrouve en comparant les tableaux qui le figent et ceux qui le laissent vivre, ou les croquis qui agrippent telle ou telle de ses mille têtes. En fait, ce qui compte, dans son apparence comme dans son style, c'est bien la diversité – intrinsèque, irréductible, permanente, déconcertante aussi. Ce que Diderot souligne explicitement : « *J'avais en une journée cent physionomies diverses,*

selon la chose dont j'étais affecté. J'étais serein triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste. » Allez donc, de pareil tourbillon, tirer le portrait !

C'est donc le mouvement qu'il convient de restituer. Mobilité, fluence, effervescence, tournoiement, effet retard, polyrythmie... pour prendre la vraie mesure des variations incessantes de cette « *girouette sublime* », il convient de se tourner vers ses écrits. Disséminés, découverts à mesure, différemment compris par la postérité selon les générations, ils dessinent, dans les marges, de perpétuelles possibilités de découvertes, au confluent de la philosophie et de la littérature. Les eaux du passé et du présent s'y mêlent toujours en créant de multiples remous – voilà ce qu'enseigne cet époustouflant voyage.

ROMAN D'ÉDUCATION

C'est une tout autre stratégie qu'a choisie la romancière Danielle Digne avec *La Petite Copiste de Diderot*. De la musique de chambre, du menuet, des pastels, du jeu en demi-teintes, de la candeur affichée. Le tout a le charme des miniatures réussies. La trame est simple : une jeune femme est embauchée par le philosophe pour copier sa correspondance, ses notes et ses manuscrits. Cette orpheline instruite et sérieuse, originaire de Langres comme lui, quitte sa province pour la cohue de Paris et le brouhaha des salons. A la demande de Diderot, elle abandonne aussi son premier prénom, Marie, trop religieux, pour son second, Félicité, évidemment plus heureux.

Au lecteur de découvrir si le philosophe croquera ou non la jouvencelle. Il s'agit en tout cas d'un roman d'éducation, où la candide se déniaise en croisant Mme d'Epinay, d'Alembert ou le baron d'Holbach. Jusqu'au jour où elle tombe sur l'abbé Fernandino Galiani, l'auteur des *Dialogues sur le commerce des blés*, qui initie Diderot à l'économie politique. Personnage libertin, complexe et sans complexes, ce fut, selon les mots de Nietzsche, dans *Par-delà bien et mal*, « *l'homme le plus profond, le plus perspicace et peut-être aussi le plus sordide de son siècle* ». Il est aisé d'en conclure que les aventures de Félicité, commencées avec Diderot, pourraient bien se poursuivre.

Celles de la pensée de Diderot continuent. Parmi les questions qu'elle soulève, la plus importante est celle de sa cohérence. De deux choses l'une, en effet : ou bien cet homme n'est que fantasque, papillonnant et versatile, ou bien il existe, dans le chatoiement de sa multiplicité, une cohérence réelle. C'est à ce problème de fond que s'attaque Colas Duflo, professeur à l'université de Paris-Ouest-Nanterre, à qui l'on doit déjà notamment un *Diderot philosophe* (Honoré Champion, 2003, rééd. 2013) et un essai sur la philosophie dans le roman au XVIIIe siècle (*Les Aventures de Sophie*, CNRS Editions, 288 p., 10 €).

D'entrée de jeu, il fait remarquer que l'on ne conclut pas véritablement à la cohérence ou non. Car chaque fois il s'agit d'un parti pris de la lecture plus que de son résultat. On ne verra pas le même Diderot selon qu'on le suppose inconséquent ou rigoureux. Pour Duflo, la thèse de la cohérence « *donne les résultats les plus intéressants* ».

SINGULARITÉS

Encore faut-il préciser autour de quels points fixes s'organise cette unité, qui n'est pas celle d'un système rigide et clos. Colas Duflo en discerne trois : matérialisme, moi

multiple, liberté illusoire. Les singularités de Diderot ? Attribuer à la matière une « *sensibilité inerte* » qui se transforme, dans les organismes vivants, en « *sensibilité active* ». Concevoir le sujet non pas comme une unité mais comme un ensemble constitué de plusieurs pôles. Soutenir que la volonté n'existe pas en tant que décision extérieure à l'action (« *Vous avez agi, mais vous n'avez pas voulu.* »).

L'intérêt du travail de Colas Duflo va toutefois bien au-delà de ce rappel des pivots de la pensée du philosophe. Sa plus grande originalité consiste en effet à mettre en lumière, textes en main, les conséquences politiques et culturelles de ces fondements matérialistes. Relisant *L'Histoire des deux Indes* (1770), les prospectus de l'*Encyclopédie* (1751-1772), ou encore ce qu'écrivit Diderot de Pierre le Grand, le chercheur montre de quelle façon la même cohérence se manifeste de manières diverses sous l'angle de la fiction, de l'utopie, des paradoxes de la censure ou du despotisme éclairé.

On retiendra en particulier ce constat final : « *La liberté politique, c'est aussi bien l'idée qu'on en a.* » Autrement dit, la conviction de vivre sous tel ou tel régime contribue à le faire exister. Chaque représentation collective engendre, en grande partie, la réalité qui lui correspond. Ainsi, plutôt que d'être attentif au contrat social, aux constitutions et institutions, il conviendrait, avec Montesquieu comme avec Diderot, de scruter les idées que se font les gens, et les pratiques qui en découlent. Cette règle n'a pas pris une ride. Sur notre actualité, faite de défiance envers la République, de doutes envers la démocratie, de mirages populistes, Diderot, c'est évident, mord encore.